

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Diptyque

Yves Peyré

Volume 38, numéro 6 (228), décembre 1996

Lettres de France

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32550ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Peyré, Y. (1996). Diptyque. *Liberté*, 38(6), 141–148.

YVES PEYRÉ

DIPTYQUE

LE BLEU EN SURPLUS

Si les pierres deviennent,
le bleu
me porte et m'éloigne,
nul cri
parmi le silence audible,
le corps
qui s'avance sur la mer,
un axiome
enveloppe le monde de sa lumière,
la douleur
ruisselle, je dérive lentement
au gré des songes.

Dormir à même l'eau immobile,
voyager,
se tendre encore jusqu'à toucher
la pierre
de ciel incertaine et ardente.

Des oiseaux, à peine
des accents,
des touches qui strient l'immense
et mettent

un terme à ma démesure, je ne suis
qu'un point
vague, perdu dans le vent,
je ne dure pas.

Une vasque très haut, là
où je ne vois plus,
déverse le bleu, le flocon de toujours,
l'écume
et les pesanteurs transfigurées,
un archer,
plus bas, vise le centre du ciel,
des milliers
de flèches flamboient, un seul instant,
j'y suis,
une éponge efface la vitre, le bleu
persiste,
il n'y a pas d'au-delà.

Une voile, un visage limpide,
l'aisance
d'un soupir, la source des eaux
s'ébroue,
des rires d'enfants reviennent,
j'écoute
respirer l'heure, la minute même,
le poing fermé
du plongeur, piscine probatique
de toutes nos mémoires,
un son
nouveau éclaire la fluidité
des signes
et galvanise le jeu des brûlures.

Des hommes sur des collines marchent,

des chèvres aussi
s'avancent, magnanimes, prudentes,
je n'aime pas
trop les mythologies revisitées sur le tard
où les êtres
se réduisent à leurs arêtes,
c'est
vers la chair que nous allons,
de l'ampleur
est nécessaire, hier, la maigreur
des chèvres
ne contaminait pas les joueurs
de pipeau.

C'est à même le jour, c'est sur la mer,
voilà le rêve
pourfendu et le poème exact,
tout est bleu,
le bleu n'est pas impur, pas davantage
la pureté,
en Chine, la mer est jaune, cendreuse
et rien,
ici, c'est le souffle qui retombe,
et, tenu
à bout de bras, le cercle du monde
paraît.

C'est dans du bleu que j'avance,
du bleu incolore
qui palpite, le flux de vivre
et les sangs
qui s'échangent, je m'aventure
à la limite
du souffle, je croise mon infortune,
tout se replie,

nappe marine que je tire à moi
pour m'étendre.

Le ciel est la tentation du nageur,
il ne sait
quelle poudre fendre et l'eau
s'éparpille,
retombe et s'oublie brutalement,
le geste aussi
s'égare, où est la limite,
j'aperçois
l'angle qui se ferme à l'excès,
je rejette
les indésirs et les fièvres.

Le dernier aléa des battements,
une chance,
une peur, la rumeur muette venue
gronder,
un belvédère inaperçu
d'où, à distance
de soi, on s'estime soi-même,
on se jauge,
mais, très vite, la brume du rêve
estompe
les tracés et le voyage se poursuit,
infini,
secret, dans le mouvement des bras
qui tirent
la mer pour la refermer sur soi
et l'ouvrir
comme la simple matière d'un chant.

L'AUTRE RUMEUR

Le disque rouge qui grandit
et les escarpements
qui s'accroissent à mesure,
des couloirs
secrets où s'échangent des clartés,
le tendre
enlacement des eaux,
la violence
de la pierre sanguinolente
sous l'éclat.

Je songe au vide, je vois
la terre
et les apparences deviennent
ce bref
cortège, trop de simulacres
que l'on repousse,
que l'on malmène.

Je suis possédé par l'abîme,
la rûpe
dans un mouvement de hargne
est passée
deux fois sur la terre,
de la poussière
a volé, de l'histoire,
il est midi.

Les amphores remontées,
la terre
de toujours et la pierre
mourante
que je descelle à grand-peine,

je l'arrache
d'un coup de griffe,
je l'offre
à la lumière.

Non, ce n'est pas le cercle rouge
des surfaces
de magie quand une douleur
se noie
dans une paix plus vaste,
c'est une hallucination en forme
de langueur
qui déconstitue l'être, j'avance
sur les marches du néant.

Hier, jadis, il y eut des tambourins,
là, un train
vole dans la vallée, le mâchefer
gicle avec force,
des hommes passent, ils sont
un peu
du théâtre que j'anime.

Déjà, je suis plus loin,
mon ombre
me précède avec détermination,
elle me pousse
moi-même à la conviction,
devenir
n'est pas qu'un mot de fleurs,
quelque chose
fume
que l'on tisonne, je crains
que ce ne soit
la nuit même, si vaste.

La montagne comme la mer
est un cri,
c'est un verdict de l'âme
qui consent
à la mort, à l'attente.

Des pierres et des forêts,
des oiseaux
et des mirages, des hommes
heurtant
des portes, la suprématie
de l'absence.

Je rêve devant ce disque rouge,
je suis primitif,
j'ai perdu mes antécédences,
un grand naufrage,
un ample voyage,
l'oubli éclôt à l'ombre
des marées,
des fleurs s'acharnent à s'offrir,
des filles
ailleurs portent une jarre
sur la tête.

Il n'y a pas de certitude suffisante
pour entraver
la chute d'une phrase
au fond
de la banalité de la langue,
le ciel
passe et repasse sur la plaie,
l'éclat
des pierres, la sève, la mort,
et, au front

d'une femme, la perle
de sang
et de vie, l'objet pur
où se reflètent
les cris et les songes,
les impuretés
et les crimes, était-ce
ailleurs
ou hier, j'ai oublié,
j'ai moi-même
chuté
dans le sombre qui magnétise.

Et les vents indiquent
que les pierres
depuis toujours se dégradent,
qu'il le faut,
que c'est là une grâce,
le frémissement
du beau et de la mort
qui s'éprennent
sauvagement au revers
de la lumière.

De rien de tout cela je ne saurais
disconvenir.